

LES CHAMPS MALODORANTS

Cependant que la brume se levait sur la campagne endormie, Milou plantait avec force sa fourche dans le foin humide sous le regard d'un bovin solitaire. Les muscles frêles de son bras droit atrophié se contractaient péniblement après chacun de ses gestes maladroits. Inlassablement, il répétait le même mouvement obstiné, nécessaire, afin de charger quelques ballots alourdis dans la vieille carriole vermoulue. Dans le froid hivernal de l'aube naissante, sa respiration saccadée couvrait la laideur de son visage d'un voile éphémère. Saisissant les bras rongés de la charrette, Milou s'éloigna en clopinant sur la petite route cahoteuse, ses sabots trop petits hoquetant dans les flaques grises.

— Milou, fainéant, va-t-en égorger le cochon !

Ses godillots crotteux sur le seuil, Milou, le regard vide, attrapa le grand couteau de son bras le plus court pour obéir à La Renardière. C'était une petite femme rousse et osseuse, aux cheveux filasses et à l'air méchant ; son tablier sombre qu'elle ne quittait jamais était maculé de boue et de sang. Assis derrière la table en chêne, son mari, Le Renardier, un homme obèse et édenté, ne disait rien, comme toujours. Il trempait de bon matin ses pieds dans une bassine remplie d'alcool de poire, ainsi que l'obligeait sa femme, afin de guérir ses engelures. En signe d'acquiescement, ses grosses paupières rosâtres se relevèrent mollement vers les saucissons de bouc pendant du plafond alors que Milou quittait la pièce.

Son couteau en main, le gamin difforme aux genoux cagneux s'avança vers la grange, manquant de glisser à chaque pas dans les flaques presque gelées qui parsemaient la cour. Dans la grange, son ami Jojo lui chatouilla le nez — auquel pendait une goutte — et fit tinter les hameçons qui ornaient son chapeau de paille. Jojo était le seul ami de Milou : une charmante petite mule avec laquelle il s'était toujours refusé à forniquer autant par sentimentalisme que par croyance en la possibilité d'une amitié sans ambiguïté entre l'homme et la mule. Ils étaient presque tout le temps ensemble, partageant leur morne pitance et leurs rêves modestes, sauf la nuit quand la Renardière enfermait Milou dans le poulailler.

— Gentil Jojo, j've tuer l'cochon !

Milou entra dans l'enclos du cochon et ne put retenir ses larmes car il s'était bien amusé avec Jean-Marie, le cochon — il ne croyait pas en l'amitié sans ambiguïté entre l'homme et le cochon. Il aiguisa son couteau contre la meule, ravala sa morve et lança à la cantonade un « Allah Wakba »¹, vieil atavisme qui faisait dire à la Renardière que les ancêtres

¹ « Sa mère Allah » en arabe.

de Milou n'étaient pas tout à fait de bons Français du coin. Le sang, bouillonnante écume pourpre pareil aux raisins bien mûrs en plein mois de septembre, éclaboussa les mains de Milou, ses vêtements et les hameçons luisants de son vieux chapeau de paille. Personne n'était là pour voir ses larmes, chaudes et salées comme l'eau de mer en plein mois d'août.

— Sacrebleu, dit-il pour se donner du courage en reniflant.

Le curé Labinette traversa la cour de la ferme et jeta un œil dans la grange alors que Milou pataugeait dans les tripes, le sang et la merde de celui qui fût jadis son bel amant, Jean-Marie, le cochon au groin si doux et rose qu'il rendait toute femme vulgaire et superflue.

— Ah ? Tu es là mon bon Milou ?

— Bah oui.

— Où sont tes maîtres ? A l'intérieur ?

— Bah oui.

Le curé se dirigea vers la maisonnette accompagné par le claquement de ses sandales dans la boue, sous le regard inquisiteur d'un coq assez pitoyable, la crête en berne et la plume triste, trop las pour chanter encore. Comme à chaque fois qu'il venait rendre visite aux Renardières pour leur faire son sermon, il se souvint de sa folle et brève histoire d'amour avec La Marie, la fille du boulanger du village, une belle fille gironde de seize printemps qu'il avait séduite jadis un soir de Saint-Jean, à la lueur des flammes vacillantes — à l'époque il avait déjà quarante-cinq automnes mais Dieu sait que l'Amour est aveugle. Il ne pouvait s'empêcher de se demander si la Renardière savait qu'il était son père, si elle avait remarqué qu'ils avaient la même tache de naissance dans le cou ou si elle croyait vraiment que son géniteur n'était autre que ce gitan voleur de grands chemins envoyé au bagne à Cayenne il y a trente années de cela. Parfois, il lui semblait bien qu'elle le regardait comme si elle savait, mais d'autres fois il se disait qu'elle devait souffrir d'une maladie de l'œil qui lui donnait ce drôle de regard de vache au bord du coma.

Il frappa à la porte, trois coups brefs comme à son habitude, et attendit : des bruits de dispute provenaient de l'intérieur et il devina ce qui se passait. La Renardière vint lui ouvrir, les cheveux ébouriffés, s'essuyant les mains sur son tablier qui avait dû naguère être blanc mais qui, désormais, ne ressemblait plus qu'à une épaisse étoffe grisâtre constellée d'éclaboussures grenat. Sur la table gisaient une louche et un énorme jambon de pays : en voyant l'air apeuré du Renardier, il comprit qu'elle avait frappé son mari avec ces ustensiles.

— Ten, m'sieur le curé, comment va ?

— Bien, bien, et vous autres ? Ca va la santé ?

— Le père a toujours ses satanées engelures, dit La Renardière, l'air haineux.

— Y a rien de tel que l'alcool de poire en bain de pieds, je vous l'ai déjà dit.

— Mais oui, c'est c'que j'lui répète mais faut l'forcer ...quelle tête de mule !

— Elle me frappe m'sieur l'curé, vous l'savez, ça, hein.

— Mais tais-toi donc, triple buse, si j'étais pas là comment qu'tu f'rais ?

— Allez, ne vous fâchez pas, Dieu n'aime pas la bagarre... Et vous devriez limiter l'alcool de poire au nettoyage de vos pieds, si vous voyez ce que je veux dire.

— Moi, j'bois presque plus rien, m'sieur l'curé, dit Le Renardier.

— Moi non plus, j'bois un coup que l'dimanche et encore.

— Dimanche tu roulais sous la table, dis-le à m'sieur l'curé.

— Bon, je crains de devoir prendre congé. Je prierai pour vous. On vous verra dimanche à la messe ?

— J'sais pas bien, j'ai mal à ma hanche et l'Père avec ses engelures...

— Et Milou ? On ne le voit pas à la paroisse : ça lui fait quel âge maintenant ? Il devrait faire sa communion.

— Vous embêtez pas pour lui, à mon avis il est même pas catholique ce gosse.

— Pas catholique ? Comment ça ? Il est quoi s'il n'est pas catholique ?

— Qu'est-ce j'en sais moi ? Un genre d'sauvage, comme y a dans les pays d'Afrique.

— Mais qui sont ses parents ?

— On l'a trouvé d'avant la maison, dans la cour, un soir de novemb', c'était encore un tout p'tit bébé rougeaud, il était là, dans une flaque, tout nu, sans rien, comme un chiot qui vient de naître abandonné par sa mère.

— Pourquoi vous ne l'avez pas emmené chez les sœurs à l'orphelinat ?

— Ben, on s'est dit avec la Mère qu'on allait s'le garder et l'élever comme not' gosse vu qu'on peut pas en avoir.

— Tu peux pas en avoir, rétorqua la Renardière en le menaçant de la louche.

— Non, moi je peux, c'est toi qui peux pas, répondit le Renardier en empoignant le jambon.

— Et comme l'ancienne bonne v'nait d'mourir en couches, on s'est dit qu'il pourrait donner un coup d'main à la ferme, y a toujours du travail...vous savez comment qu'c'est.

— Oui, bien sûr, dites quand même à Milou de venir me voir quand il aura le temps.

— Pas aujourd'hui en tout cas : y a l'cochon à tuer, la cochonnaille à faire et l'bois à couper.

— Et faut qu'il aille voir sur le toit, doit y avoir une tuile de cassée, la nuit j'ai de l'eau qui me tombe dans les oreilles, après ça fait des croûtes.

— Bon, la Mère, tu m'fais ma soupe ?

— Mais oui, tu vas l'avoir ta soupe, essuie-toi d'abord tes panards tout moisissés que je jète l'eau au poulailler.

— Je vais vous laisser alors, à bientôt.

— A la prochaine, m'sieur l'curé.

Le curé Labinette sortit de la maison et envisagea un instant d'aller parler à Milou mais se ravisa en entendant des bruits suspects en provenance de la grange. Comprenant qu'il rendait là un dernier hommage à la dépouille de son ancien compagnon, le curé eut la pudeur de s'effacer, repartant clopin-clopant par le chemin serpentant au milieu des champs de maïs et des noisetiers, sous le regard amusé des écureuils facétieux aux petits yeux rieurs.

Pendant ce temps-là, le torchon brûlait à la ferme entre les Renardières :

— Donne-moi-t'y-pas une tranche de saucisson en attendant la soupe, j'ai faim.

— Non, t'as qu'à attendre, il est pas onze heures, c'est pas l'heure.

— Qu'est-ce j'm'en fous d'l'heure, j'ai faim, j'veux une tranche d'sauciflard.

— T'as qu'à t'la couper, mon salaud !

— Tu sais bien qu'je peux pas avec mes engelures, puis j'ai les doigts trop gros pour t'nir le couteau.

— Bien fait, t'as qu'à moins bouffer, grosse barrique !

— Heureusement que t'peux pas avoir de gosses, ils auraient été trop moches.

— Ta gueule, l' Père ou j' t'assomme avec le jambon !

— Et moi j'te fais boire l'eau d'mes pieds !

— Saligaud !

— Sorcière !

Le reste de la matinée se passa sans encombre : Milou, aidé de Sonia, la fille de la ferme d'à côté, une grosse gamine rougeaude aux mains énormes et aux poils des jambes et des bras noirs et frisés qui souffrait de strabisme divergent, s'affairait à transformer un animal mort en denrée comestible. Les terrines s'emplissaient de viandes, d'abats, de tripes de Jean-Marie tandis que la paille jonchant le sol de la grange passait du blond filasse comme la

couleur des cheveux de Sonia à l'écarlate ardent de la mort, tel un soleil couchant sur la lagune.

— Dis, Milou, t'as d'jà tripatouillé avec une fille ?

— Bah non. Pour quoi faire ?

— Au village y en a qui disent que tu besognes La Renardière.

— Bah non. Pour quoi faire ?

— Y en a qui disent que t'es pas un malin.

— Bah non. Pour quoi faire ?

— Milou ?

— Quoi ?

Le pauvre Milou n'eut pas le temps de poser sa soupière pleine de viandasse gluante qu'il fut agrippé sans pudeur par la jeune fermière à moitié dévêtue.

— Mais, mais...

— Tais-toi et baisse ton froc, dit-elle en le poussant par terre.

A ce moment-là, la porte de la grange s'ouvrit brusquement, laissant voir le visage inexpressif et la silhouette anguleuse de La Renardière, inquiétante comme une ombre funeste glissant sur le front de la jeunesse fougueuse.

— J'va chercher ma soupière pour la soupe du Père mais qu'est-ce que...

— Oh non, pardon, pardon ! s'excusa Sonia.

Alors que les deux jeunes gens se relevaient et réajustaient leurs vêtements, ou plutôt leurs guenilles boueuses, La Renardière comprit à retardement la situation :

— Sale traînée, catin, rent' donc chez toi, on n'a pas besoin d'une souillon qui s'fait culbuter dans l'sang d'cochon ici. Pauv'Milou, t'as même pas compris c'qu'elle te voulait j'parie.

— Bah non.

La gamine rougissante s'en alla confuse et tremblotante, sous les injures de La Renardière : « Fille de Satan, t'es comme ta mère, tout l'avillage lui est passé d'ssus, même m'sieur l'curé ». Celle-ci reprit sa soupière et rentra dans la maison faire la soupe tandis que Le Renardier s'impatientait de plus en plus.

— Tu d'vineras jamais c'qui s'passait à la grange !

— La Sonia était en train d'entreprendre l'Milou.

— Comment t'as deviné, l'Père ?

— Elle a l'feu au cul cette pauvre, elle a même essayé avec moi.

La Renardière éclata d'un rire gras et tonitruant, un rire d'ogresse bien trop grand pour son corps si petit et avare de lui-même. Elle n'avait pas rit de la sorte depuis des années, si bien que Le Renardier en sursauta sur sa vieille chaise branlante supportant difficilement son corps adipeux qui avait bien besoin d'un bon rempaillage.

— Ah ah, elle est mal tombée avec toi, ça bouge plus d'puis belle lurette par-là, à part pour faire pleurer le p'tit Jésus, et encore...ah ah ah !

— Tais-toi la Mère ou j'vas t'montrer moi s' il marche plus mon outil !

— A propos d'outil, tu f'ra mieux d'aller au village acheter un nouveau râteau, il est tout tordu l'nôt'. Qu'est-ce t'as fait avec pour l'tordre comme ça ?

— J'ai corrigé l'Milou hier, il fricotait encore avec l'cochon.

— Tu sais, j'crois pas qu'ça l'gênait l'cochon.

— Quand même c'est des façons d'sauvages, on n'est pas des bougnoulas.

— J't'le dis qu'il est pas comme nous, il est des colonies, par là-bas ou quand y a pas d'femmes ils prennent des animaux à la place.

— Tu veux dire que l'père de Milou s'ra un genre d'Africanin ?

— P-têt' ben, qu'est-ce j'en sais moi.

— Et il s'rait v'nu par chez nous et aurait usiné une truie ou une chèv' qui aura mis bas dans une flaque dans la cour ? Et on aurait rien vu ?!

— Ta gueule, l'Père.

Milou eut droit comme à chaque repas à un quignon de pain et un bol de sang de cochon bouilli qu'il mangea dehors, tout seul, assis sur un billot de bois alors qu'une fine pluie tombait sur la ferme. Puis, il coupa des bûches trop lourdes tout l'après-midi, reçut encore sa maigre ration et à la tombée de la nuit, mit en œuvre son grand projet, celui qu'il ressassait depuis des années : aller à la capitale avec son fidèle destrier, j'ai nommé Jojo, la gentille et brave petite mule.

Avant cela, il lui fallait se préparer pour être à la hauteur de cette destination rêvée : il peignit Jojo avec de la peinture blanche, le transformant en beau zèbre de la savane africaine, car il avait entendu plusieurs fois La Renardière dire qu'il était Africain et ça le faisait rêver, le Milou, même s'il n'avait qu'une idée très vague d'où c'était l'Afrique. Il lui fallait une tenue correcte à lui aussi : il chercha dans la remise et parmi le fouillis innommable — vieilles boîtes de conserve, pots de confiture vides, pneus de bicyclettes usagers, pièges à souris, etc. —, il dénicha une magnifique tenue d'astronaute avant l'heure qui lui allait à merveille.

Dans la nuit noire de la campagne endormie intacte depuis des millénaires, Milou quitta la ferme de son enfance, le cœur léger, l'espoir en bandoulière, droit dans ses bottes crottées et trop grandes de deux pointures, en tenue d'apiculteur, avec son zèbre, sa Rosinante à lui en quelque sorte, son chapeau de paille vissé aux oreilles. Après plusieurs journées d'un voyage harassant, courbaturé, des ampoules plein les pieds, des crampes plein les jambes, mais des rêves plein la tête, Milou atteignit enfin la capitale, la ville-lumière, celle où une autre vie était possible.

Très vite, ce fut pour lui un choc : le bruit, l'agitation, les lumignons qui clignotaient, tout ça était bien loin de sa vie paisible à la campagne. Un moment, il songea même à faire demi-tour et à retrouver ses esclavagistes de parents adoptifs, La Renardière méchante comme une teigne, Le Renardier avec ses doigts comme des saucisses, le gentil curé Labinette, la voisine Sonia qui avait failli l'étouffer et son amour de jeunesse, le cochon Jean-Marie, éparpillé dans une bonne dizaine de grands bocalux. Il descendit de sa mule, renifla un grand coup et enleva son chapeau à hameçons pour se gratter la tête quand une grande femme habillée bizarrement arriva face à lui en parlant toute seule.

— Ouh là, j'en ai un bon là, genre cassos d'avant-guerre, une horreur, on dirait un p'tit gitan, il a même un âne et un chapeau, attends, j'prends une photo et j'te l'envoie.

La femme brandit face à lui l'appareil qu'elle tenait jusque-là à l'oreille puis continua.

— Il est trop, hein ? Attends, quitte pas Jean-Luc, j'vais lui parler. Bonjour mon petit bonhomme, ça va ?

— Bah oui.

— Tu viens d'où ?

— Bah d'chez moi.

— Il est trop mimi. T'es tout seul ?

— Bah non. J'ai mon copain Jojo qu'est avec moi.

— Et il est où ton copain ?

— Bah il est là, c'est Jojo, mon zèbre.

— D'accord, un zèbre. Et sinon tu connais Jean-Luc Delarue ? Ca te dirait de participer à son émission ? Tu pourrais passer à la télé, ce serait bien, hein ?

— C'est quoi ça ?

— La télé, ben, c'est la télé, quoi, une boîte avec des images dedans, putain j'tiens un prix Nobel, c'est pas possible ! Alors ça t'intéresse ?

— Bah oui.

— Super, donne-moi la main, on va y aller tout de suite. (Elle reprit son portable :) Oui, Jean-Luc, c'est bon, j'ai le gamin avec moi, on arrive, tu vas voir la touche qu'il a quand il parle, l'émission sur les débiles va cartonner avec un cassos pareil, ouais, ouais, à tout', hein, à tout', bisous, bisous, bye, bye bye, salut, bisous, bye.

La responsable casting des émissions de chiotte du célèbre présentateur-producteur cocaïnomane n'eut pas le temps de mettre fin à la communication manuellement qu'un bus lancé à pleine vitesse s'en chargea pour elle : les corps de Milou et d'elle furent traînés sur cinquante mètres avant de terminer sanguinolents au caniveau. Quand à la mule Jojo, elle fut abattue dans l'heure par un îlotier d'un tir de flashball entre les deux yeux, sous prétexte qu'elle gênait la circulation, et revendue à un boucher au prix de la viande de cheval.